

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

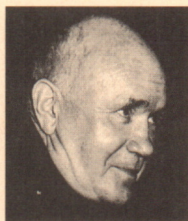
AVRIL 2005 - N° 573

TRUMAN CAPOTE UNE AFFAIRE



CAROLINE LAMARCHE

PLEURER DANS LE NOIR EFFACE LES ODEURS
GERRIT KOUWENAAR CHAMBRE TOTALEMENT BLANCHE
ALAIN BERENBOOM REFUS D'ÉDITER
LOUIS CHEVAILLIER POÈMES



THOMAS A. RAVIER JOYEUX GENET



LETTRES BRÉSILIENNES

Dossier préparé et présenté par Michel Riaudel
PAR MARIO DE ANDRADE - MANUEL BANDEIRA
JORGE AMADO - JOÃO CABRAL DE MELO NETO
NELSON RODRIGUES - DALTON TREVISAN
JOÃO ANTÔNIO - ANA CRISTINA CESAR
SÉRGIO SANT'ANNA - BERNARDO CARVALHO
HILDA HIST - AMILCAR BETTEGA
DAVI ARRIGUCCI Jr. - MILTON HATOUM

nrf

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
ANTOINE GALLIMARD

RÉDACTEUR EN CHEF
MICHEL BRAUDEAU

ASSISTÉ DE
PHILIPPE DEMANET

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
NICOLE ABOULKER

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Sébastien-Bottin 75341 Paris cedex 07 Tél : 01-49-54-42-00

*La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.*

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET T.O.M.-D.O.M.	ÉTRANGER
1 AN (4 n ^{os}) € 52 T.C. (€ 50,94 H.T. + T.V.A. 2,1 %)	1 AN (4 n ^{os}) 59 €

Service des abonnements : Sodis Revues BP 149 – Service des abonnements
128, avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny 77403 LAGNY Cedex.
Tél. : 01.60.07.82.59
Compte chèque postal 14590-60 R PARIS

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

TRUMAN CAPOTE

Une affaire

Plusieurs choses irritaient Mrs Chase chez son mari. Sa voix, par exemple : on aurait toujours dit qu'il était en train d'enchérir dans une partie de poker. Son ton traînant, apathique, à l'instant même au téléphone, l'exaspérait d'autant plus qu'elle-même se trouvait au sommet de l'excitation. « Bien sûr que j'en ai déjà un, je le sais très bien. Tu ne comprends pas mon chéri, c'est une affaire », dit-elle, en insistant sur le dernier mot puis en marquant une pause pour laisser la magie de ce terme opérer. Sans autre résultat, cependant, qu'un silence profond. « Tu pourrais au moins dire quelque chose. Non, je ne t'appelle pas d'un magasin, je suis à la maison. Alice Severn vient déjeuner. C'est de son manteau que j'essaye de te parler. Il n'est pas possible que tu aies oublié Alice Severn. » Sa mémoire défaillante était un autre sujet d'agacement. Bien qu'elle lui eût rappelé les nombreuses occasions où ils avaient rencontré, ou même invité, Arthur et Alice Severn à Greenwich, il prétendait ne pas avoir le moindre souvenir de ce nom. « Cela ne fait rien, soupira-t-elle, de toute façon, je vais seulement jeter un coup d'œil à

ce manteau. Je te souhaite un excellent déjeuner mon chéri. »

Plus tard, tout en caressant les vagues impeccables de ses cheveux fraîchement égalisés, Mrs Chase se dit qu'après tout, il n'était guère étonnant que son mari se souvienne si peu des Severn. Cette pensée lui vint alors qu'elle-même essayait sans succès de faire surgir de sa mémoire l'image d'Alice. Cette fois, elle la tenait presque : une femme au teint rosé et à l'allure dégingandée, pas tout à fait la trentaine. Elle la revoyait, toujours au volant de son break, entourée d'un setter irlandais et de deux superbes enfants aux cheveux blond vénitien. Le bruit courait que son mari buvait ; ou était-ce l'inverse ? Ils passaient aussi pour de mauvais payeurs. Du moins, Mrs Chase se rappelait-elle avoir entendu parler de dettes vertigineuses et quelqu'un (mais n'était-ce pas elle-même ?) avait qualifié Alice d'« incorrigible bohémienne ».

Avant de s'installer en ville, les Chase vivaient dans une maison à Greenwich où Mrs Chase s'ennuyait copieusement, préférant à ce semblant de nature les distractions offertes par les vitrines new-yorkaises. À Greenwich, il leur arrivait de rencontrer les Severn, tel jour à un cocktail, tel jour à la gare ; rien de plus. « Nous n'étions même pas amis », finit-elle par conclure, à son propre étonnement. Comme il arrive si souvent quand, soudain, nous entendons parler d'une personne rencontrée autrefois dans un contexte entièrement différent, elle s'était sentie gagnée par un sentiment de familiarité. Mais tout de même, n'était-il pas extraordinaire qu'Alice Severn, qu'elle n'avait pas revue depuis plus d'un an, l'appelle pour lui vendre un manteau de vison ?

Mrs Chase s'arrêta à la cuisine pour commander un déjeuner composé d'une soupe et d'une salade : il ne lui venait jamais à l'idée que tout le monde ne suivait pas

comme elle un régime. Elle remplit une carafe de sherry qu'elle apporta au salon. C'était une salle dans les tons vert d'eau brillant, plutôt en accord avec ses goûts vestimentaires quelque peu juvéniles. Le vent faisait vibrer les fenêtres car l'appartement était haut perché, offrant du centre de Manhattan une vue comme à vol d'oiseau. Elle posa un disque Linguaphone sur le phonographe et, s'étant assise dans une position propice à la concentration, elle écouta la voix marteler les phrases françaises. Les Chase avaient projeté un voyage à Paris, en avril, pour fêter leur vingtième anniversaire de mariage. C'est pour cela qu'elle s'était lancée dans ces cours de langue, pour cela aussi qu'elle s'intéressait au manteau d'Alice Severn : elle se disait qu'un vison de seconde main serait plus pratique pour voyager. Plus tard, elle pourrait toujours le faire convertir en étole.

Alice Severn arriva avec quelques minutes d'avance ; un pur hasard sans doute car, à en juger par son allure calme et paisible, ce n'était pas une anxieuse. Chaussée de souliers confortables, elle était vêtue d'un ensemble de tweed qui avait connu de meilleurs jours, et tenait à la main une boîte grossièrement ficelée.

« Vous ne pouvez pas savoir comme votre coup de fil de ce matin m'a fait plaisir. Dieu sait que cela faisait une éternité mais, que voulez-vous, nous n'avons plus jamais l'occasion de nous rendre à Greenwich. »

Quoique souriante, la visiteuse demeura silencieuse, et Mrs Chase, d'une nature plus démonstrative, en fut quelque peu décontenancée. Tandis qu'elles s'asseyaient, ses yeux se fixèrent sur cette femme plus jeune et il lui vint à l'idée que si leur rencontre avait été purement fortuite, elle ne l'aurait peut-être pas reconnue. Non pas que celle-ci eût à ce point changé mais Mrs Chase se rendait compte que jamais auparavant elle ne lui avait accordé de véritable attention, ce qui

ne manquait pas d'être surprenant car Alice était quelqu'un qui ne passait pas inaperçu. Eût-elle été moins grande, plus compacte, sans doute aurait-on tout juste remarqué qu'elle était jolie, mais ses cheveux roux, son regard un rien distant, son visage automnal parsemé de taches de son, ses mains maigres et musculeuses, lui conféraient une distinction à laquelle il était difficile de rester indifférent.

« Un sherry ? »

Alice opina du chef et le balancement, comme en équilibre instable, de sa tête sur son cou gracile faisait penser à un chrysanthème trop lourd pour sa tige.

« Un cracker ? », proposa Mrs Chase, tout en se disant que quelqu'un d'aussi mince et longiligne devait avoir un appétit de cheval. À la pensée de son piteux menu de soupe et de salade, quelques remords l'assaillirent. Elle improvisa ce mensonge : « Je n'ai aucune idée de ce que Martha nous prépare à déjeuner. Vous savez ce que c'est quand on s'y prend au dernier moment ; mais, dites-moi, quoi de neuf à Greenwich ? ».

« À Greenwich ? », dit Alice, les paupières battantes comme si une lumière soudaine avait jailli au beau milieu de la pièce. « Je n'en ai pas la moindre idée, nous n'y habitons plus depuis un bon moment. Au moins six mois. »

« Oh !, s'exclama Mrs Chase. Comme vous le voyez, j'ai manqué quelques épisodes. Mais où vivez-vous donc à présent ? »

Alice Severn tendit l'une de ses mains osseuses en direction des fenêtres. « Là-bas », dit-elle, d'une drôle de façon. Sa voix était normale mais empreinte d'une grande lassitude, comme altérée par un coup de froid. « Je veux dire en ville. Nous ne nous y plaisons pas trop, Fred surtout. »

« Fred ? », dit Mrs Chase avec une imperceptible inflexion de la voix, car elle se souvenait parfaitement que le nom du mari de son invitée était Arthur.

« Oui Fred, mon chien, un setter anglais. Vous l'avez sûrement aperçu. Il est habitué à plus d'espace et l'appartement est si petit, juste une pièce en fait. »

Si tous les Severn vivaient dans la même pièce, c'est que les temps devaient être vraiment difficiles. Pourtant, faisant taire sa curiosité naturelle, Mrs Chase n'essaya pas d'en savoir plus. Elle goûta son sherry et dit : « Bien sûr que je me souviens de votre chien, et des enfants, de leurs trois petites têtes rousses qui dépassaient des fenêtres de votre break. »

« Les enfants ne sont pas roux. Ils sont blonds, comme Arthur. »

La rectification fut délivrée sur un ton tellement dépourvu d'humour qu'elle arracha à Mrs Chase un petit rire gêné. « Et Arthur, comment va-t-il, demanda-t-elle, tout en esquissant le geste de se lever pour faire à son invitée les honneurs de la salle à manger. Mais la réponse d'Alice Severn la fit se rasseoir. Formulée sur ce même ton calme et sans fioritures qui lui était propre, elle consistait en deux mots : « Plus gros. »

« Plus gros », répéta-t-elle au bout de quelques instants. « La dernière fois que je l'ai aperçu, il n'y a pas plus d'une semaine, il traversait la rue pratiquement en se dandinant. S'il m'avait vue, je n'aurais pas pu m'empêcher d'éclater de rire : lui qui a toujours été si soucieux de son apparence. »

Mrs Chase porta les mains à ses hanches. « Arthur et vous séparés ? Je n'arrive pas à le croire. »

« Nous ne sommes pas séparés. » Sa main battit l'air, comme pour écarter une toile d'araignée. « Je le connais depuis mon enfance, depuis que tous deux nous étions enfants. Comment pouvez-vous imaginer, ajouta-t-elle calmement, que nous puissions jamais être séparés, Mrs Chase ? »

Cette utilisation précise de son patronyme semblait exclure Mrs Chase. Très vite, elle éprouva un sentiment d'isolement, et tandis que toutes deux marchaient vers la salle à manger, elle crut sentir comme une hostilité s'installer entre elles. Peut être fut-ce la vision des mains pataudes d'Alice Severn, maladroitement occupées à déplier une serviette, qui la persuadèrent qu'elle se trompait. Quelques échanges courtois mis à part, elles mangèrent en silence et Mrs Chase commençait à craindre que les choses en restent là.

« En fait, finit par lâcher Alice Severn, comme on se débarrasse d'un poids, nous sommes divorcés depuis le mois d'août. »

Mrs Chase attendit un moment puis, entre l'instant où elle plonge sa cuiller à soupe dans son assiette et celui où elle la porta à ses lèvres, elle s'exclama : « Comme c'est affreux, son problème de boisson je suppose ? »

« Arthur n'a jamais bu », répondit Alice avec un sourire aimable quoique étonné. « Ou, plus exactement, nous buvions tous les deux. Non par vice mais pour le plaisir. C'était si agréable l'été ! Nous descendions au ruisseau cueillir de la menthe et confectionnions d'énormes *mint juleps*¹ que nous sirotions dans des pots à confiture. Parfois, les nuits de grande chaleur, quand nous ne pouvions fermer l'œil, nous remplissions les thermos de bière glacée, réveillions les enfants et partions à la plage d'un coup de voiture : c'est si plaisant de boire de la bière, de nager et de dormir sur le sable. Nous avons passé de bons moments ; je me souviens qu'une fois, nous sommes restés là jusqu'aux premières lueurs du jour. »

« Non », dit-elle, les traits soudain durcis par une idée sérieuse. « Voyez-vous, j'ai presque une tête de plus

1. Bourbon frappé à la menthe (N.d.T.).

qu'Arthur et je pense que ça le contrariait. Quand nous étions enfants, il était sûr qu'il finirait par me dépasser un jour mais ça n'est jamais arrivé. Bien qu'il adore danser, il détestait danser avec moi. Et puis, il aimait être entouré de beaucoup de gens, des gens de petite taille avec des voix aiguës. Moi, je ne suis pas comme ça, il n'y avait que nous qui m'intéressait. Je n'étais donc pas une compagne très agréable pour lui. Eh bien, vous vous souvenez de Jeannie Bjorkman, une petite frisée avec un visage tout rond qui avait à peu près votre taille ? »

« Comment l'oublier ? Elle était membre du comité de la Croix-Rouge. Épouvantable ! »

« Non, dit Alice en pesant bien ses mots, Jeannie n'a rien d'épouvantable. Nous étions de très bonnes amies. Bizarrement, Arthur passait son temps à dire qu'il la détestait mais je me doute bien qu'il a toujours été fou d'elle ; en tout cas, il l'est certainement aujourd'hui, comme le sont les enfants. Une partie de moi-même souhaiterait que les enfants ne l'aiment pas et pourtant je devrais me réjouir que ce soit l'inverse, puisque c'est avec elle qu'ils doivent vivre.

« Ce n'est pas possible : votre mari a épousé cette affreuse Bjorkman ! »

« Au mois d'août. »

Mrs Chase marqua une pause, le temps de proposer à Alice de boire le café au salon, puis elle dit : « Que vous soyez ainsi obligée de vivre seule à New York dépasse les bornes. Vous pourriez, au moins, avoir vos enfants avec vous. »

« Arthur les voulait, répondit simplement Alice. Mais je ne suis pas seule, Fred est l'un de mes amis les plus proches. »

Mrs Chase eut un geste d'impatience : elle avait peu de goût pour les chimères. « Un chien. Quelle absurdité.

Vous devez être idiot, je ne vois pas d'autre explication. Je vous assure que je briserais les jambes de tout homme qui essaierait de me marcher ainsi sur les pieds.

Je suppose que vous n'avez même pas fait le nécessaire pour qu'il... contribue ? », ajouta-t-elle, en hésitant sur ce dernier mot.

« Vous ne comprenez pas. Arthur n'a pas d'argent », dit Alice, avec l'air désespéré d'un enfant qui réalise que les adultes ne sont finalement pas très logiques. « Il a même été obligé de vendre la voiture et doit maintenant effectuer à pied tous ses allers-retours à la gare. Mais, voyez-vous, je crois qu'il est heureux. »

« Ce dont vous avez besoin, c'est de quelqu'un qui vous pince un bon coup », dit Mrs Chase, comme si elle-même était prête à s'en charger.

« C'est Fred qui m'inquiète. Il est habitué à plus d'espace et une personne seule ne laisse pas beaucoup d'os à ronger. Pensez-vous qu'une fois ma formation terminée, j'aie une chance de trouver un travail en Californie ? Je prends des cours dans une école de commerce mais je manque de rapidité, surtout pour taper. Mes doigts semblent allergiques à la machine. Je suppose que c'est comme pour le piano, mieux vaut apprendre quand on est jeune. » Elle contempla ses mains d'un air dubitatif en soupirant. « J'ai un cours à trois heures, ça vous ennuerait de jeter un coup d'œil au manteau maintenant ? »

La découverte d'un objet enfermé dans une boîte, avec son côté festif, faisait partie de ces choses qui, d'ordinaire, mettaient Mrs Chase de bonne humeur mais, quand elle vit ce que dissimulait le couvercle, une gêne mêlée de tristesse l'envahit.

« Il appartenait à ma mère. »

« Qui devait bien l'avoir porté une soixantaine d'années... », pensa Mrs Chase, debout devant son miroir. Le

manteau lui tombait sur les chevilles. Elle passa sa main sur la fourrure pelée et sans lustre. Celle-ci exhalait une odeur de moisi, comme si elle avait séjourné dans un grenier, à proximité de la mer. Il faisait froid à l'intérieur du manteau ; elle grelottait. Au même moment, une rougeur enflamma son visage car, à cet instant précis, elle remarqua qu'Alice Severn l'observait par-dessus son épaule, Alice dont l'expression tendue et abdiquant toute dignité trahissait une attente qui ne s'y trouvait pas auparavant. En matière de compassion, Mrs Chase savait être prévoyante : jamais elle ne donnait sans avoir pris la précaution d'attacher à ce don le fil invisible qui lui permettrait de le récupérer si nécessaire. Mais un simple regard vers Alice lui suffit pour comprendre que le fil était coupé : pour une fois, elle devrait bel et bien faire face à l'obligation de compassion.

Elle se tortilla, cherchant malgré tout une échappatoire, mais ses yeux percutèrent l'autre paire d'yeux et elle vit que c'était sans espoir. Le souvenir d'un mot entendu dans ses cours Linguaphone lui rendit la formulation d'une certaine question plus aisée : « *Combien*¹ ? » dit-elle.

« Il n'a aucune valeur, n'est-ce pas ? » Plus de confusion que de franchise transparaissait dans cette demande.

« Aucune, en effet », répondit-elle d'un ton las, à la limite de l'irritation. « Mais il pourra peut-être me servir. » Elle s'abstint de poser une seconde fois sa question ; il était clair que l'obligation de fixer un prix lui reviendrait.

Traînant toujours l'encombrant manteau, elle gagna l'un des recoins de la pièce où se trouvait un bureau et, d'un stylo rageur, rédigea un chèque sur son compte personnel : il n'était pas question de mettre son mari dans la

1. En français dans le texte original (N.d.T.)

confidence. Le sentiment d'être lésée indignait Mrs Chase plus que la moyenne des gens. Une clé égarée, une pièce de monnaie tombée à terre suffisaient à réveiller cette impression qu'elle avait parfois de vivre dans un monde en proie aux voleurs et aux tricheurs. C'était à peu près ce qu'elle ressentait en tendant le chèque à Alice Severn. Celle-ci le plia et le glissa dans la poche de son tailleur sans même y jeter un regard. Le montant était de cinquante dollars.

« Ma chérie, dit Mrs Chase, d'un air faussement attendri, surtout n'oubliez pas de m'appeler pour me donner de vos nouvelles. Il ne faut pas que vous vous sentiez seule. »

Alice Severn ne la remercia pas et ne lui dit pas au revoir sur le seuil de la porte. Au lieu de cela, elle lui prit la main et la tapota gentiment, comme on récompense un animal, un chien. Tout en refermant la porte, Mrs Chase contempla sa main et l'approcha de ses lèvres. La sensation de l'autre main la recouvrait encore. Elle resta là, debout, à attendre que l'impression se dissipe : au bout de quelques instants, sa main était redevenue parfaitement froide.

TRUMAN CAPOTE

Traduit de l'anglais par JEAN-PIERRE BARBE.

Né à La Nouvelle-Orléans en 1924, Truman Capote fut la plus grande révélation littéraire que connut l'Amérique après la Seconde Guerre ; on le considère comme le chef de l'école néo-romantique du Sud. Il est mort à Los Angeles le 25 août 1984.

CAROLINE LAMARCHE

Pleurer dans le noir efface les odeurs

Pleurer dans le noir efface les odeurs. L'homme, dans ce petit cinéma de quartier, s'est assis, transpirant, à ma droite, à l'instant où le film a commencé, l'histoire de deux enfants qui se perdent, une sœur et un frère.

Je regarde, dans la nuit, l'eau jaillir le long des caniveaux, emportant les débris du jour. Au-delà de l'avenue qui mène à mon logement, un train passe. Je ne distingue plus sa couleur, mais je la connais pour l'avoir aperçue ce matin. Ce train est rouge et circule dans les deux sens.

Dans la ville que j'ai quittée, le soleil pénétrait difficilement là où nous vivions mon frère et moi. Notre maison était sombre, sauf à l'heure verticale où le petit jardin irradiait. L'architecture intérieure, ces escaliers que nous avions conçus, était audacieuse, le métal et le verre s'y agençaient en périples vertigineux. Je montais et descendais sans relâche. Mon frère, lui, dormait. Dans le lit où, à d'autres moments, avec patience, nous jouions (mes yeux mi-clos, ses cernes bleus).

L'eau court, charriant les débris du jour. Ce matin, un passant m'a dit : « Salut princesse, tu as un sourire qui guérit. » Il collectionnait les poupées de foire, me voulait dans sa chambre et me montrait ses poupées. Un sans-abri

m'a demandé de l'argent, « si tu es de bonne humeur », a-t-il ajouté avec finesse, visage hâve, mains rougies, les pieds au large dans des pantoufles à carreaux verts et mauves (j'invente ce détail à l'instant). Mon frère aurait pu être celui qui dort dans la rue. Aimait la rue. Nous marchions lui et moi, la destination était sienne, la mienne de le suivre. Dans la ville où nous vivions, pas d'eau brillante au fil des caniveaux, mais le fleuve portant péniches, charbon et sable. Et une vague immense, à moi seule destinée. Je voulais vivre avec lui. Mais je trouvais la vague qui rugissait du fond de l'horizon, et les baigneurs, sur la rive, préservés.

Moi seule pour la vague seule.

Un artiste a peint des motifs sur mon corps. Deux bouches d'ogre, noires, de part et d'autre de mon sexe grand ouvert par les mains de son amie. Le pinceau sur les grandes et petites lèvres, le pubis, le clitoris. Doucement j'ai résisté, évitant de penser au plaisir que me donnait mon frère. L'artiste souriait. Puis est devenu grave. L'amie, alors, a chuchoté : « je suis jalouse ». Plus tard, elle m'a mordu la fesse. Ses dents étaient précises comme celles des chats. Huit gouttes de sang ont perlé. L'artiste, satisfait, a peint la gueule d'un chien mordant ma morsure.

Quel cul tu as, disait mon frère.

Vers le soir, je suis entrée dans un cinéma de quartier, salle bondée, une seule place à mes côtés. À l'instant où le film commençait, un homme a bousculé tout le rang et s'est assis à ma droite. Son odeur, suffocante. Ce petit surcroît de peine. Mes larmes, enfin. Et la disparition des odeurs. « Où est mon frère ? » criait la petite fille sur l'écran.

La nuit, je feuillette des livres qui ne m'appartiennent pas, je mange sur une table qui n'est pas la mienne, je dors dans un lit dont la courtepointe sent un peu. La chambre est au treizième étage, plongée, dès l'aube, dans la lumière.

Si mon frère était ici, il se jetterait en bas. Dans notre maison, l'ombre noyait le lit. Je distinguais à peine les contours de son corps. Sa main était large et précise. J'ai, par ma faute, perdu cette main. Doigts de mon frère. Intromissions étranges. Dormir dans ses bras. Marcher avec lui le long du fleuve. Dans la forêt, les arbres, penchés comme lui. À leur pied, d'immenses fourmilières.

Nulle fourmi dans l'eau projetée avec force, la nuit, le long des caniveaux d'ici, nul insecte. Sauf dans les parterres élégants. Ou dans les allées aux noms de créateurs célèbres. Allée Samuel-Beckett, des adolescents en rollers s'élancent chaque soir en spirales. Je lui lisais, parfois, du Beckett à haute voix. À genoux devant lui, par égard pour sa mélancolie. Mon frère allongé, les yeux clos, m'écoutant. La rose que je lui avais donnée, droite dans le verre à bière. Mes fleurs restaient longtemps, jusqu'à se flétrir. Il gardait tout. Le bouquet de tulipes d'il y a deux ans, sec, vivant et sec. La pomme que je n'avais pas mangée. Si tu la manges, disait-il, je planterai les pépins. Où est cette pomme, maintenant, que j'ai vue se rider deux années durant ?

Eau brillante, emporte, emporte. MOTS DE TROP, disait-il, TU AS DIT DES MOTS DE TROP. La vague était pour moi, qui aurais dû me taire. Je me souviens des dessins de son tapis, de la vieille poussière sur ses meubles, de son bras sur mon épaule. Il regardait avec moi ses films préférés, m'entourait de citations étranges, VIVANTS ESCLAVES, SOMBRES LUCIOLES, de tendresse et de gifles et de danger et de douceur et d'angoisse et de colère et de mépris, tout ce dont il se nourrissait pour lui-même. M'infusait la mort qui a son génie, ses yeux qui ne cillent pas, le silence où nous plongeons.

Court la vague du fond de l'horizon, pour moi, non pour les baigneurs insouciantes, ses amis. J'ai crié : « Sau-

vons-le ! » Lui, voyant venir la vague, me tenait étroitement serrée, me haïssant pour ce que j'avais fait, crier : « Amis, venez ! » Soudain notre maison devenait transparente, soudain je n'étais plus sa complice, mais la femme qui criait. Et lui, démasqué, hélant la mort tout seul, quand nous devons la rencontrer ensemble.

Perdre, avoir perdu, retrouver, non, jamais. J'avais pris la mort dans ma bouche, l'avais ranimée de mes mains. La puissance lui était revenue, en gouttelettes lactées, mon frère penché sur moi (ses cernes, son sourire étrange).

Notre ville était déserte à l'heure où le soir tombe. Ici, jusqu'au cœur du noir, des gens rient et se parlent tandis qu'un jet puissant nettoie les caniveaux. Des patineurs oscillent entre les obstacles qu'ils ont soigneusement disposés, des gobelets en plastique multicolore, comme ceux dans lesquels nous buvions du jus de fruits, mon frère et moi. Cerise ou pomme ? demandait-il. Nous mangions peu. Toujours du pain, du fromage, et du jus de cerise ou de pomme. Sur la table de bois, face au miroir qu'il avait fait de ses mains, il commençait une phrase. POUR L'HOMME AU MASQUE DE CIRE, et je ne comprenais pas, tout en comprenant trop bien, LE TEMPS DE L'INNOCENCE EST RÉVOLU. Et (j'adorais son visage, même les jours où il disparaissait derrière le masque, où je ne caresais que le masque) : L'ENFANT DIVIN NE PLEURE JAMAIS.

Ville natale, ville où le fleuve coulait, impassible, quand nous en parcourions les berges à vélo, silencieux du silence de mon frère. Et rapides, de la rapidité de son esprit, de ses mots, du rempart de mots qu'il élevait à mesure, mots agiles, mots cinglants et magnifiques, mots de mon frère.

« Amis, venez ! » Ma faute. J'avais crié : « Sauvons-le ! »

« Repose-toi, dirent-ils, nous nous chargeons du reste. »

Mon frère, envers eux, docile. Mais à moi : DE QUOI TE MÊLES-TU ?

Amis, vous ignorez ce que je sais : que vos conseils sont vains, que la disparition aura lieu.

Le dernier jour, mes affaires étaient sur le seuil, dans un sac de plastique noué : le gode brillant turquoise, les bottes à talons aiguilles, les bas, les liens, les cordes, mes livres, tous mes livres, ceux que je lui avais prêtés, celui que j'avais écrit, en l'état où il l'avait mis : déchiré, plié, froissé de toutes les manières, depuis qu'il l'avait jeté contre les murs et tenté, en vain, de le détruire.

— PRENDS ET VA-T'EN.

La maison était propre et rangée comme jamais, il s'était rasé, enfin, se tenait droit et beau comme au premier jour. Le désordre, la poussière, les cernes, le corps défait, tout cela s'en était allé avec *sa* décision de *mon* départ, et la mort faisait son chemin brillant et net parce que je partais, enfin, je partais, enfin il me mettait à la porte, pour la dernière fois, et j'ai dit : la clef, voici la clef, je te la rends.

Cette clef était dans un portefeuille de cuir fin, un minuscule portefeuille fait pour une clef unique.

Sa voix était froide, les mots, précis, lisses comme un cuir de première qualité :

— NE SUIS-JE PAS LIBRE ? LIBRE DE ME TUER ?

CAROLINE LAMARCHE

Caroline Lamarche a publié des romans et des nouvelles. Dernier titre paru : Carnets d'une soumise de province (Gallimard, 2004).

(sa part de refoulé), mettre à la lumière *ce qui fut sans lumière*, revivifier tous les possibles inexplorés, inexploités. Autrement dit, le poète égyptien désira ardemment l'*affranchissement* de l'être entier ; il voulut vivre, ici et maintenant, au-delà de toute œuvre forcément limitée, ce rêve de retrouver l'homme intact enfoui sous nos gangues. Au préalable, il aura fallu perdre tous ces cache-misère dont on s'est affublé (« Coupez les bretelles, le pantalon tombe »), ces bandelettes qui nous enchaînent ou nous momifient, tels des morts vivants. Michaux, si proche de son *Grand Orient* de l'être, ne découpe rien d'autre dans ses « tranches de savoir », ne poursuit rien d'autre dans sa chasse à *l'homme vrai sans situation* (selon la formule du bouddhisme tch'an) que ces poignées de sable pour fonder nos *Poteaux d'angle* : au programme, apprendre, certes, mais *désapprendre* (« désécrire », dit Yves Bonnefoy), soit ce *désœuvrement* complet (car la pensée arrête, d'où ces troupeaux de *parvenus*) : « Toute une vie ne suffit pas pour désapprendre ce que naïf, soumis, tu t'es laissé mettre dans la tête – innocent ! – sans songer aux conséquences » car « Tu peux être tranquille, ajoute Michaux. Il reste du limpide en toi. En une seule vie, tu n'as pas pu tout souiller »¹... « Heureusement, dit en écho *L'Esprit frappeur*, dans tout civilisé, il y a un barbare qui veille. Il introduit l'oxygène d'une violence imprévue dans les organismes déclinaants ». Georges Henein, dont le *grand jeu de massacre* a tout rasé, a préparé le terrain, l'a déblayé et laisse la *voie* libre pour dresser l'obélisque d'une *civilisation* autre. À nous de jouer.

« Veilleur », « vigie » à « la proue de l'être », comme le désignent certains poèmes du *Signe le plus obscur*, Georges Henein ouvre nos horizons bouchés, nos portes de prison pour respirer un peu d'air pur, pour voir au-delà du visible qui n'est le plus souvent qu'une convention (devenue même un ennui). Cette *longue vue*, à *perte d'horizon*, chez ce « gitan de l'âme » qui avait l'habitude de voyager d'un horizon à l'autre, et même,

1. *Poteaux d'angle*, Gallimard, 1981.

faudrait-il dire, au-delà des horizons, dedans et dehors, c'est notre chance, dit-il en substance, de rester purs ou d'être moins impurs. Le flâneur d'absolu intransigeant nous exhorte à retrouver sur nos *cartes de visite*, cette dignité, ce seul *titre*, cet essentiel « signe distinctif » : « Sujet dangereux. S'imagine que son enfance continue. » Tel est le laissez-passer de toutes les douanes qui censurent notre arrière-pays, celui de l'enfance de l'humanité. Un rendez-vous au désert avec cette part secrète qui nous est promise et que l'on nous a volée, comme dans l'art hiératique de l'antique Égypte qui fascine le poète du Caire et caractérise tant la *tenue modeste et hautaine* de son écriture lapidaire.

Mais l'utopie renversante de cet *antimoraliste* repose aussi sur l'affirmation (chère au Méditerranéen) du droit à la contemplation : « Il ne paraît pas du tout certain qu'une vie bien remplie vaille une vie vidée. Remplie de quoi ? Vidée de quoi¹ ? » Oui, vider, passer par le vide, comme dans certaines gnoses orientales. Sauf que là, dans l'immédiat, il s'agira d'élargir notre conscience étriquée, d'abattre des murs, d'avoir de l'espace pur, comme le raconte la nouvelle « Histoire d'une vie » dans ses *Notes sur un pays inutile*. L'individu dispose, en effet, de ressources intérieures inexplorées (c'est la leçon surréaliste). Atteindre cette conscience libre et universelle, ce sera, selon l'exemple même de Henein, se faire passeur entre deux rives (Orient et Occident, désenchantement et utopie...). N'est-ce pas ce message que nous soufflait tout à l'heure sa remarque sur Averroès ? Une conscience universelle, vaste (comme on le dit de l'esprit des génies – une affaire de connexions neuronales ?). Aussi dispersée fut son œuvre écrite, ce poète *achevé de l'inachevé*, on le voit, d'une *autre peinture*, d'une tout autre envergure, avait peut-être médité la leçon des grands sages de l'humanité qui ont toujours refusé d'écrire, celle de l'homme de Nazareth, par exemple, qui choisit, une seule fois, un jour, d'écrire dans la poussière du désert... Sans doute Henein considérerait-il, en fin de compte, qu'il est

1. *L'Esprit frappeur*, *op. cit.*

d'autres priorités, celles qui consistent à écouter les autres, à les aider, à les libérer, les affranchir, comme l'attestent sa pratique *très droite* de l'amitié ou ses engagements journalistiques dans l'actualité quotidienne (contre la bombe atomique ou, déjà, les *chaînes* de nos *sociétés du spectacle*). Bien vivre ici-bas, militer pour la promotion de l'homme libre et total, fonder ici et maintenant la vraie vie promise : « c'est cela, l'âge d'or, écrit-il encore, celui où l'homme cesse de compter, l'art de vivre donc ». Point à la ligne.

Ce point originel et final, cet âge d'or, ce *grain* de sable qui enraye les mécaniques habituelles de nos médiocres vies, Henein l'avait dans la tête : « *Écoutez-moi / la terre est un organe malade / un cri depuis toujours / debout / dans une maison de cendre / le moment de fuir sur place / et d'achever les absents / — il faut scier la vitre / pour rejoindre les loups / entre l'esclandre de la vie partagée / et le cristal rebelle / lavé d'une seule larme / parmi les débris que l'on pousse devant soi / pour se faire précéder de son passé / parmi les êtres fidèles / qui sont la reproduction fidèle / des êtres oubliés / avec aussi ce pli blême du matin véridique / semonce fugace du bonheur / et la terre qui tremble dans nos mains / avec la liberté de muer / et le saut dans l'écume facile / et le nom trois fois béni / du destructeur des choses / avec le signe le plus obscur / et la gloire d'un geste inexpliqué / je m'étendrai un jour / dans la plaine où rien ne commence / comme un aveu dans une armure / comme la conscience de la guerre*¹. » Tel est le sable où s'étend l'homme sans peau, l'écorché vif : comme une poignée de *grains* pleine d'ironie cinglante, affranchissante et bien *timbrée*, comme une poignée de main (à *pointes*), d'homme *cinglé* (« attention à cette frange de folie *pure* »²), l'œuvre de ce *père du désert*, sans autre religion que celle qui relie à l'homme *vrai sans situation*, cisèle dans tous les *éclats* de son noir silence, ce quartz irradiant où règne et brille, au-delà des mirages tombés, l'homme intact, la vraie lumière de l'homme, tel qu'il pourrait vraiment être, tel qu'il devrait exister.

1. *Sous le Signe le plus obscur, op. cit.*

2. *Ibid.* C'est moi qui souligne.